



Léopold Hnacipan

De séduction
en séduction
et autres nouvelles

 Editions
Humanis

Léopold Hnacipan

De séduction en séduction
et autres nouvelles





© septembre 2015 – Editions Humanis – Léopold Hnacipan

ISBN version imprimée : 979-10-219-0110-0
ISBN versions numériques : 979-10-219-01009-4

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : Luc Deborde

L'auteur et les éditions Humanis s'associent pour remercier chaleureusement Claudine Jacques et les éditions *Écrire en Océanie*, premières à avoir publié des écrits de Léopold Hnacipan, qui nous ont donné l'aimable autorisation d'exploiter les textes *Pour la toute première fois, chez Gaijoli et Manger du rat*, déjà parus dans leurs publications.

Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 32059 – 98 897 – Nouméa – Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 44 notes de bas de page - Environ 139 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

De séduction en séduction	2
Manger du rat	2
La belle bête	2
Un bébé par procuration	2
<u>Le vieux fusil</u>	<u>-</u>
<u>Sous la fumée de Vavouto</u>	<u>-</u>
<u>Le prix de la parole</u>	<u>-</u>
<u>Pour la toute première fois, chez Gaijoli</u>	<u>-</u>

De séduction en séduction

« *Hmaloikö la acili pö hune la xomi föe*¹ »

Proverbe du pays Drehu.

Esther dormait comme à son habitude dans la maison en dur, un peu à l'écart de la case des parents. Rien ne présageait ce qui allait changer le cours de sa vie lorsque sa mère l'appela depuis la cour.

– Esther, ma fille ! Il y a dans la maison des gens de Hunöj. Je ne les connais pas. Ils viennent pour te demander en mariage. Ils nous ont présenté leur geste pour avoir l'autorisation de te parler. Ces gens-là ont de la famille, ici même, à Siloam. Ils vont t'emmener dans la maison du vieux Poitrë. Là-bas, des paroles vont être dites sur le mariage. Libre à toi, après, d'accepter ou bien de refuser leur parti.

– Maman ! J'ai peur.

– Mais maman aussi a peur.

– Pourquoi moi ?

– Dans la vie, ma fille, il y a des questions auxquelles on peut répondre, d'autres pas. Il y a aussi des questions qui sont déjà des réponses.

– À la tribu, j'ai un petit copain. En plus, nous avons le même âge.

– Ton père, il ne sera pas du tout content. Tu le sais. Ne dis pas de bêtise, ou je vais encore recevoir des coups. Esther, pour une fois, nous allons parler de choses sérieuses. Ton heure a sonné, c'est ton destin qui se noue ce soir. Ces messieurs arrivent de très loin, quelqu'un a dû les avertir de ta bonne conduite à la maison.

– Mais, maman, les gens de Hunöj sont des sauvages. Ils sont réputés pour être des casseurs. Ils volent et ils sont durs avec leurs femmes. Tous les gens de Drehu le disent. J'ai peur.

– Écoute, Esther, ce sont des paroles de la route. Pour le moment, ils veulent te parler. Ils arrivent avec leur *qëmek*². Ils sont rentrés par la porte. Papa a déjà remercié leur geste. Nous leur avons offert notre hospitalité. Ils sont de la famille du vieux Poitrë, et il est avec eux. C'est lui qui les a introduits chez nous, n'oublie pas.

Le groupe, pendant ce temps, s'impatientait dans la case. Rodolphe regarda sa montre. Minuit. Il ne parlait pas beaucoup. Depuis deux mois, les jeunes et les vieux de son clan et de Hunöj s'activaient pour lui trouver une femme. Siloam, le bout de l'île, là où le soleil se couche, était la huitième tribu où le groupe de marieurs allait tenter sa chance. Indifférentes à la honte dont elles couvrent ceux qu'elles refusent, ces sottes prétendent toujours à mieux. Elles doivent avoir leur raison, la leur. Pauvre homme qu'on accable ou soupçonne de tous les maux, pour mieux le refuser. Trop gros ? Trop petit ? Laid ? Violent ? Sans diplôme ? Voyeur ?

« Est-il vraiment fait pour moi ? » « Et pourquoi moi ? » « N'y a-t-il pas une fille moins belle que moi pour accepter cette demande en mariage ? » « Pourquoi les profs, les instits et

¹ *Hmaloikö la acili pö hune la xomi föe* : Il est plus facile de monter les baraques pour le mariage que de parlementer pour trouver femme à un homme.

² *Qëmek* : une coutume que l'on présente quand on arrive pour la première fois chez quelqu'un.

les footballeurs du pays ne viennent-ils pas me demander en mariage ? » Les questions s'entrechoquaient dans la tête d'Esther.

Elle n'avait jamais pensé qu'un jour des gens viendraient lui demander sa main. Ce soir-là, il ne lui restait plus que la cour qui sépare la case de la maison en dur pour se décider. Le temps était compté. Dans un instant, elle serait confrontée à son père, d'abord, avant de subir la pression du groupe d'hommes venus en masse pour soutenir leur parti.

La mère entra enfin, suivie d'Esther. Les rires et les chuchotements qui animaient la case s'estompèrent. Les jeunes quittèrent précipitamment les abords du feu pour se ranger derrière l'ombre du poteau central. Les rires étouffés qui provenaient de la pénombre trahissaient les mauvaises plaisanteries qui s'échangeaient sans doute au sujet du futur marié. Les échecs avec les filles des tribus précédentes en inspiraient beaucoup. « Rodolphe n'a pas suffisamment ramassé de bois de chauffe pour les vieux à la tribu. » « Il ne fait pas la coutume. » « Il compte sur la coutume pour lui trouver une femme. » D'autres considérations puériles venaient se rajouter aux douleurs qui accablaient déjà le prétendant.

Esther sortait de son lit comme un oisillon de son nid. Elle ne portait pas ses parures de jour qui travestissaient sa nature. Elle allait devoir affronter la première des épreuves que la famille du garçon allait lui infliger : les réflexions sur son apparence. Elle entra, courbée au point de frôler le sol. L'angoisse tapisse le fond des êtres livrés à la foule. La présence des hommes dans la case familiale l'intimidait fortement. Elle s'assit aux côtés de ses parents – à l'endroit même, sans doute, où elle avait été conçue –, son regard obstinément fixé sur la natte. Tout le monde observait la même réserve, à l'exception de ceux que le poteau central protégeait de sa pénombre. Dans le groupe d'hommes, chacun espérait recevoir le premier regard d'Esther, afin de se faire une idée plus juste de la future belle-sœur.

Un silence pesant régnait dans la case éclairée par la lueur du feu et de la lampe à pétrole. Les ombres dansaient autour d'eux. Chacun retenait son souffle, attendant avec impatience le début de la cérémonie, mais, surtout, la réponse qu'Esther allait leur livrer.

– Esther, ma fille, nous sommes en présence des hommes venant du sud de l'île, Poitrë les a introduits chez nous, j'ai déjà remercié leur geste. Ils sont ici parce que quelque chose les amène. C'est au sujet du mariage. Ils veulent te parler pour que tu deviennes l'épouse d'un des leurs. Ils vont t'emmener ce soir même chez le vieux Poitrë pour parlementer. Tu leur donneras ta réponse et vous viendrez de nouveau à la maison pour nous en informer, moi, ton père, et ta mère.

Après cette introduction, le père d'Esther se racla la gorge puis se tourna vers celui qui avait introduit les nouveaux venus :

– Poitrë, avant de partir avec Esther, je vais d'abord te sortir le contenu de mon ventre, pour te montrer que tu as toujours un statut d'exception à la maison. Esther, c'est aussi ta fille. Devant toi et devant notre poteau central, je te dis ouvertement que la réponse d'Esther à votre demande sera aussi la mienne. Si elle vous refuse, moi, je vous refuse encore plus, mais si elle accepte, je vous accepte à l'infini. Vous l'emmènerez avec vous dès ce soir. Voilà ma vérité. Ce soir, les gens de Hunöj sont avec toi, mais il ne faut pas que tu aies honte, demain, de me regarder dans les yeux si notre fille refuse celui qu'on lui propose.

Le père d'Esther avait parlé.

Le groupe des marieurs entendait, une fois de plus, le discours qui avait déjà été prononcé huit fois, par les pères des clans qui avaient refusé leur parti. Les hommes sortirent un à un de la case, serrant leurs vêtements contre eux. Deux mois à affronter des nuits glaciales et à se soutenir les uns les autres, dans cette épreuve de course à la vie. Rodolphe était fils unique. S'il ne se mariait pas et n'assurait pas de descendance, il mettait fin à une chaîne généalogique remontant à la nuit des temps. Son père souffrait de cette incertitude. « Il est plus facile d'ériger les baraquements pour le mariage que de trouver une femme à un

homme », disait le dicton du pays Drehu que répétaient sans cesse les personnes âgées pour encourager le futur marié et la troupe entière.

La maison en tôle du vieux Poitrë n'était qu'à quelques pas. Elle était parfumée des odeurs du café et du pain-marmite que l'oncle avait préparés pour accueillir ses neveux de Hunöj. Pourtant, nul ne s'approcha de la table à manger. Le silence pesait sur le groupe, chacun ruminait le discours qu'il avait longuement élaboré pour tenter de convaincre la monstreuse Esther. Une montagne. « Il faut la déstabiliser pour qu'elle jette son accord pour la vie », se disait l'un. « Il faut la séduire au maximum », se disait l'autre. L'arrogance de la tribu reprenait le dessus.

Panue, l'aîné de la troupe, se pencha vers l'oreille de Sinawë, le plus jeune, qui était encore au lycée :

– De qui est ce grand frère qui va rester célibataire ? lui murmura-t-il. Qui sommes-nous ? Je pense encore à nos grands-pères de la tribu quand ils ont voulu détruire la grande chefferie de Lösssi dans les temps anciens... Nos vieux avaient construit des radeaux pour attaquer la grande chefferie Boula, en venant par la mer. Le vieux Qëmekë et ses hommes ont été fracassés contre les falaises de *Jua e Hnawe* avec leur embarcation. Les éléments ont conjugué leurs efforts pour mater cette rébellion. La nôtre. Le temps a effacé tous ces faits de nos mémoires, mais l'orgueil reste. Il resurgit dans des situations comme celle que nous vivons ce soir.

Entre ces deux générations, de sensibilités différentes, la légende de la tribu venait d'être transmise.

– Qëmekë, le révolutionnaire de Hunöj, tu sais ? reprit Panue. Il n'est peut-être pas mort à *Jua e Hnawe*, comme le disent ceux qui veulent justifier la puissance du très haut dieu des chrétiens. Étant le chef qui a fomenté la révolte, il a dû envoyer ses hommes. C'est de lui que vient la parole : « *Vous me mettez à ma mort à cet endroit, pour que je dorme en regardant le royaume de Lösssi, après l'échec de mon expédition.* » Il y a des ossements qui gisent dans une crevasse au-dessus de Pakaco, pas loin de Qanope Hise. Ce sont les restes du vieil homme. L'endroit domine toute notre île, tout le royaume de Lösssi, selon la volonté du défunt. Les ossements gisent dans une crevasse de la paroi rocheuse, difficile d'accès. Les vieux ont dû descendre sur des lianes pour y déposer la dépouille. Il veille toujours sur nous. Si ça se trouve, il nous regarde.

Il les regardait sûrement ce soir-là, de là où il était, de Pakaco. Il mettrait sûrement la bonne pensée dans la tête d'Esther pour qu'elle accepte de porter sa descendance.

Mais il n'était plus temps de murmurer. Il fallait à présent parler haut et fort, afin de convaincre Esther. Trawel se lança le premier, avec le même entrain qu'au cours des deux mois précédents :

– Eseterë, ton père a déjà expliqué les raisons de notre venue ce soir. Je suis le grand frère de Roro, nous sommes du même clan. Nous venons parce qu'un travail nous appelle ici à Siloam. Notre vieux n'est pas ici avec nous, il nous a chargés, Panue et moi-même, d'être son porte-parole auprès de toi. Je suis marié à une fille de Jokin. Sa maman est de Hunëtë ; vous devez être famille, je suppose, puisque vos deux tribus ne sont pas très éloignées l'une de l'autre. Nous avons entendu, à Hunöj, qu'il y avait une fille à l'autre bout de l'île qu'il fallait aller voir, parce qu'elle était bonne à marier. Il y a bien des filles à Hmelek et à Mou, les deux tribus voisines, et même dans les autres tribus. Nous aurions aussi pu faire le choix de traverser la mer pour aller sur la Grande-Terre³. Mais nous avons choisi de venir ici. Tu vois l'heure qu'il est, minuit passé, nous sommes à cheval entre le jour et la nuit. Tu vois aussi la distance que nous avons couverte pour arriver jusqu'à toi. Il y a des gens, parmi nous, qui n'étaient pas obligés de venir. Ils sont fils de chef. Panue et moi-même sommes déjà vieux

³ Grande-Terre : nom donné à l'île principale de l'archipel de Nouvelle-Calédonie.

pour faire ce voyage. Mais c'est le travail de mariage qui motive les uns et les autres. Ta manière d'être et de te comporter nous a séduits comme elle séduit tout le monde. Hnepe m'a dit qu'ici, à Siloam, il y avait une fille bien. J'ai conclu que tu étais bonne à marier. C'est la raison pour laquelle, ce soir, tout Hunöj est venu à travers le froid et la nuit. C'est pour toi. Pour toi seule.

Trawel marqua une pause et se retourna vers les autres qui l'écoutaient et qui suivaient avec attention tout le discours de séduction. Hnamelen prit la relève :

– É, É⁴, ce soir nous sommes arrivés sous un oranger. Il y a beaucoup d'oranges sur l'arbre, de tous les calibres, des petites, des moyennes, des grosses. Il y en a aussi de tous les goûts. Des oranges pendent de tous les côtés des branches. Tu es celle qui se trouve tout à fait en haut de la cime. Et notre petit frère nous a désigné le fruit le plus sucré de l'oranger, le plus difficile à cueillir, l'inaccessible. Ta saveur vaut notre déplacement. Moi, je serai fier de dire plus tard, à mes enfants et petits-enfants, que j'ai veillé pour votre coutume de demande en mariage, à toi et à Roro.

Lorsque Hnamelen eut fini sa partie, il se retourna vers les autres hommes qui gardaient tous la tête baissée. Panue, le plus vieux du groupe, sentait son tour arriver. Il toussa, se racla la gorge et laissa le silence absorber la maison quelques instants avant de prendre la parole. Une heure s'affichait aux montres.

– Acaemo !

Tous les autres s'étonnèrent de l'autre prénom d'Esther.

« J'ai laissé les autres prendre la parole en premier. Ils sont tous mes petits frères. Je préfère parler à la fin. Je vais t'expliquer le mariage à ma manière. C'est la pensée qui animait nos vieux. Je vais situer cette manière de pensée à un niveau supérieur. Ce que nous faisons là est un travail qui nous vient de Dieu. Ce travail a gagné notre tradition, nous ne faisons que perpétuer cette coutume que nos vieux ont acceptée depuis plusieurs générations.

« Une question me vient à l'instant. Le mariage est-il un devoir ? Pour qui et pourquoi ? Pour la société d'abord, pour notre peuple, parce qu'il faut le régénérer, et nous en sommes les seuls tributaires. C'est nous, les humains, qui possédons les gènes humains. Un chien n'engendra jamais un humain. C'est un devoir envers la création du Très-Haut. Une société d'hommes et de femmes nous a devancés, et nous la perpétuons. Puis nous mourrons, comme nos prédécesseurs avant nous, et la vie continuera son cours. Il faut cependant assurer la descendance. Le mariage profite à l'individu et aux deux membres du couple. Tu imagines une société sans mariage, Acaemo ? C'est laisser la voie libre aux vices, ça, c'est un point de vue religieux. Mais si l'on se place du point de vue humain, ça serait une société animale, dominée par une loi bestiale. Ça serait injuste, parce que les plus forts se serviraient toujours les premiers, et les plus mauvaises parts seraient données aux plus faibles. Dans le règne animal, c'est toujours le plus fort qui gagne. Notre coutume est là pour donner aussi la chance aux plus faibles. Tout homme doit se marier avec une femme. Toute femme doit avoir son époux.

« Il ne faut pas se tromper de société ni être dupe des séries télévisées que les femmes aiment bien suivre, où les sentiments individuels et individualistes sont toujours mis en avant. Collectionner les femmes, faire des records de mariage, etc. Voilà ce qui nous attend si nous suivons cette voie. Écoute, il ne faut pas nous laisser gagner par la déraison.

« Nous sommes des enfants de ceux qui ont été mariés par la coutume, les descendants directs de ces gens-là. Alors, comment se fait-il que nous ne soyons plus capables d'assumer la vie, comme eux avant nous ? Est-ce que nous n'avons pas leurs tripes ? Les mêmes, je t'assure ; ouvre grands les yeux et regarde bien.

⁴ É : diminutif de Eseterë.

« Il est bien connu qu'on forge la vraie amitié dans la souffrance. Nous souffrons tous ici du travail qui nous a été confié par les vieux de notre clan. Il n'y a rien qui puisse trahir les vrais sentiments de chaque individu. La personne entière se meut librement, sans artifice. Si, maintenant, tu comprends l'importance de ce que nous sommes venus chercher ici, à Siloam, tu ne peux pas ne pas accepter notre venue. La bénédiction de nos vieux nous accompagne et reste dans la maison où nous posons nos pieds, sinon nous répandons la malédiction et la mort. »

Panue était au bord des larmes. Personne n'osait plus prendre la parole après lui. Par son âge, faisant office de grade, il avait découragé toute autre tentative. Sa lucidité et son aisance démontraient ses qualités d'homme reclus. Déçu des événements de 1984, il s'était retiré pour méditer sur la vie. Les gens de la tribu comptaient beaucoup sur lui.

Il n'y aurait pas d'autres exposés, il fallait passer à la phase cruciale, celle que tout le monde attendait fébrilement. Esther allait délivrer son arrêté. Qui lui poserait la question ? Le maître des lieux rompit le lourd silence :

– Acaemo, ma fille, il est bientôt deux heures à ma montre. Les coqs vont être témoins de ta décision. À la tribu, il y a déjà eu des filles de ton âge qui n'ont pas voulu accepter les vrais partis, comme celui qui t'est offert aujourd'hui. Tu les connais, elles sont devenues vieilles filles : comme des rochers au milieu de la tribu. Elles sont le sel qui donne du goût aux soirées de beuverie. Maja a sept gosses. Qui fera des kilomètres, comme ces messieurs, pour la demander en mariage ? La chance ne passe qu'une seule fois, après, c'est fini pour la vie. Il faut savoir prendre la bonne décision, au moment où il faut. Ce soir, c'est toi qu'ils sont venus voir. Je ne veux pas que demain, après avoir changé de décision, tu viennes à la maison pour demander leur coutume, alors qu'ils ont déjà trouvé une autre fille.

Il ne restait plus de brèche par laquelle Esther aurait pu s'engouffrer. Elle n'avait qu'une réponse à donner. Celle que tout le monde attendait. Il y eut un long silence. Une éternité. Pour la dernière fois, le vieux Poitrë risqua la même question.

– Alors *openemel*⁵ de mon clan, est-ce que tu acceptes leur venue à la maison ?

Esther, qui ne savait pas comment répondre, toussa. Panue interpréta ce signe comme une réponse positive. Les autres crurent l'inverse. Chaque fait et geste d'Esther était épié. Le vieil oncle prit conscience de la confusion qui régnait dans les yeux de ses neveux et ne sut plus que penser. Dans la pièce, le silence devenait si oppressant qu'on entendait les cœurs battre. Le poids des nuits blanches, des interminables déplacements en voiture et des tractations infructueuses se faisait sentir. Le poids du doute. Ils retenaient leur respiration. Il fallait arracher un « oui » de la bouche d'Esther. Simplement oui, oui, oui, à l'infini. Il leur fallait saisir le « oui » dans chaque parole qu'Esther allait prononcer. Même sa respiration était étudiée.

Mais la jeune demoiselle ne disait rien. Elle n'avait rien à dire. Tout avait été organisé pour l'amener dans une situation sans alternative. Elle leva la tête, esquissa un sourire, murée dans son silence. Quel sens donner à son attitude ? On ne découvre la mort qu'une seule fois. Esther découvrait cette nuit la coutume de mariage. Elle n'avait jamais été mise dans une situation où elle devait donner une réponse personnelle. Ses parents avaient toujours décidé de tout à sa place. Normal, Esther n'avait que quatorze ans. Avait-elle saisi tout le sens des discours qui lui avaient été adressés depuis des heures ?

Au sortir de la maison, la troupe se fit plus bruyante. Esther avait « accepté » leur coutume. Panue ne parlait plus, il pleurait. On s'embrassait en même temps qu'on embrassait la future femelle qui allait perpétuer la race de la horde de méchants du plateau. On se congratulait, on pleurait. On oubliait les nuits blanches de tractations et les affronts précédents. Rodolphe ne parvenait pas à réaliser ce qui lui arrivait. Il s'était levé pour embrasser Esther, sur ordre de

⁵ *Openemel* : trou par où sort la vie (sexe de la femme).

Panue, avant de se replonger dans son mutisme. Il allait devenir enfin un être entier. Son statut allait changer. Il était passé de la catégorie des jeunes à celle des gens respectables : les vrais hommes. Ses prises de position pendant les cérémonies coutumières allaient désormais avoir un poids. Son nouveau statut faisait de lui un maillon de la parole kanak dont les racines explorent les temps immémoriaux.

Quatre heures du matin. La tribu de Hunöj se réveilla au son des Klaxon, des chants et des cris des marieurs. Quelques personnes sortirent des cases pour s'enquérir des nouvelles. « Esther de Siloam, du clan des portiers de la chefferie du Wetr. Quatorze ans seulement ! » Chez Rodolphe, le père n'avait pas fermé l'œil depuis que le groupe était parti. Il veillait. De temps à autre, il réveillait son épouse pour prier. Il fallait accompagner Rodolphe et le groupe par la pensée.

– Mariella, réveille-toi. Écoute ! Le groupe est de retour !

La maman de Rodolphe sortit de la case pour réchauffer le thé.

– Prépare les pièces et les tissus, et fais de la place pour les autres.

Walei se leva pour pousser les bûches dans le foyer afin de raviver le feu. Le vieux Sipoisi se réveilla à son tour. Il était venu là pour veiller avec les parents de Rodolphe, pour les supporter, quelle que soit la teneur du verdict.

– Sipoisi, voici notre geste pour recevoir nos enfants. Ils sont de retour. Je te le remets, tu porteras notre parole ; je te remercie d'être à nos côtés.

Le vieux, qui s'était levé de sa couche, avait déjà saisi son sac à tabac en pandanus. Assis en tailleur devant le feu, il sortit une bouteille de whisky qu'il tendit à Walei.

– Voilà le fond de ma valise, pour compléter le geste de la maison.

Deux bouteilles de whisky, trente mille francs, trois robes mission et un tissu. C'était la coutume qui mettrait fin aux veillées des derniers mois. Les Klaxon avaient déjà empli la case d'une fièvre que chacun essayait de contenir.

Les bruits des portières et les jurons parvenaient désormais à la case. La tension monta d'un cran. « Qui est cette fille qui a bien pu accepter de devenir belle-fille de la maison ? La seule... » Les pas crissaient maintenant sur les feuilles sèches de cocotier posées à même le sol et qui conduisaient jusqu'à la case.

Hnamelene entra le premier et, au moment de se relever devant les deux vieux assis de part et d'autre de la porte, il cria : « Vrai homme ! » Et il partit s'asseoir à côté du feu, du même côté que le vieux Sipoisi. Les autres membres de la troupe firent leur entrée et filèrent droit derrière l'ombre du poteau central. Les deux vieux et la maman de Rodolphe ne réagirent pas au faire-part de Hnamelene. Dès que le silence fut revenu et qu'on put distinguer les chuchotis de ceux qui étaient restés dehors, dans les voitures, Hnamelene se mit à genoux devant l'assemblée et demanda la parole :

– Je m'abaisse devant le poteau central de Rodolphe, devant vous, les vieux, et devant l'assemblée. Vous avez entendu les Klaxon... Nous savons qu'ils ne vous ont pas réveillés, parce que vous n'avez pas dormi. Vous nous attendiez. Nous sommes allés à Siloam dans le clan des portiers de la chefferie du Wetr. Oncle Poitré nous a introduits chez les parents de la fille. Elle s'appelle Esther, pour les Blancs, Acaemo, en Drehu. Elle n'a que quatorze ans. L'année dernière, elle était encore à l'école. Ses parents l'ont arrêtée pour s'occuper de sa grand-mère. Elle a accepté notre parti. Le pays vibre à travers nous. Demain, Hunöj se réveillera avec la nouvelle. Il y a déjà des personnes qui nous ont arrêtés pour nous demander le nom de la fille. Voici le geste qui accompagne les paroles que j'ai dites. *Oleti*.

Et il tendit au vieux Sipoisi les deux mille francs qui servaient d'introduction à la parole. Ce dernier parla à son tour :

– Walei, vois le geste, ici présent ! Tu as entendu les paroles qui nous informent du résultat de notre travail. Le travail à nous, le clan, mais aussi de la tribu. Il y a des personnes, dans d'autres foyers, qui nous ont portés dans la pensée.

Walei ne disait rien, il se contentait d'incliner la tête pour faire comprendre au vieux Sipoisi qu'il devait continuer sur la lancée. Par ce geste, il l'approuvait. Le vieux Sipoisi était sujet du clan dont Walei était le chef. Ce dernier savait parfaitement que c'était à lui et à lui seul d'user de la parole comme il l'entendait dans cette maison.

– Maman à Rodolphe, vois le geste ; et les autres, vous qui êtes arrivés avec Hnamelene.

Tout le monde remercia l'attention du vieil homme par un « *Asehë*⁶ » général.

« Je suis ici pour être le bouquet de pensées de la maison, poursuit Sipoisi. Le travail de Rodolphe est déjà terminé, ce soir même, alors que vous arrivez tout juste pour nous annoncer le nom de la future mariée. Il y a un dicton lifou qui dit qu'il est plus facile de monter les baraques que de demander une fille en mariage. Vous avez accompli ce soir le plus gros du travail. Au nom du clan, au nom des deux vieux ici présents et au nom du fils de la maison, je vous remercie. Vous ne comprenez peut-être pas ce que j'ai enduré au fond de mon être. Et je ne parlerai pas de ce qui s'est noué dans le cœur des parents, lorsque vous êtes partis pour tenter notre chance, çà et là. Un travail honteux. Se faire voir par tout le monde, se faire déshonorer. Perdre sa dignité. Ramper sous le poids du regard des gens, parce qu'une fille vous a refusés la veille. La parole construit, mais elle peut également démolir. Vous ne vous êtes jamais avoués vaincus, au contraire, vous avez relevé le défi. Un défi personnel. Je suis fier de vous, parce que vous avez fait du travail de Rodolphe votre affaire personnelle. Je me reconnais en vous. L'éducation que la génération précédente vous a donnée n'est pas tombée en désuétude. Le temps n'a pas pris sur nous. Voilà ce qu'il faut dire aux jeunes d'aujourd'hui, mais aussi à la génération future.

« Hunöj signifie littéralement « dominer le monde ». Dominer les autres, c'est d'abord se dominer soi-même. Casser l'orgueil qui sommeille en nous. Et vous l'avez fait. Pensez-vous que le refus de la première fille aurait suffi à déstabiliser un homme de notre tribu ? J'en ris ! Quant à toi, Rodolphe, fils du clan, n'oublie pas la fatigue que ton travail a engendrée chez ces gens. Il est vrai, nous sommes tous de Hunöj, mais nous n'entrons pas tous par le même portail. Comprends le sens de la vie. Ici, à la tribu, nous vivons tous nos différences. Si demain, tu entends qu'un jeune de la tribu se marie, ne dors plus, mon fils. Ne sois pas sourd à l'appel du devoir, à l'appel de la vie. Va au-devant des situations. Je parle longtemps, oui, mais c'est pour dire ce que j'ai envie de vous dire. C'est aussi ce que je dois vous dire, parce qu'il ne faut pas être avare de partager la vie. Merci, Hnamelene, du geste que tu as donné pour ouvrir le chemin à la parole que je viens de prononcer, je remercie également les parents de Rodolphe de m'avoir permis de vous prodiguer ces quelques pensées. Maintenant, je vais vous remettre ce geste de la maison. Le contre-don que voici répond au courage de chacun ici. Vous avez commencé le travail, il y a deux mois. Certains jeunes ont abandonné la partie, pour des raisons qui leur sont propres. Je les comprends. D'autres jeunes se sont joints à vous. Un noyau s'est créé autour de vous, Hnamelene, Panue et Trawel. Vous avez su conduire la troupe. C'est ce que notre génération attend de vous. Merci beaucoup, et que l'esprit de notre maison et de notre tertre vous accompagne toujours dans les bonnes actions que vous aurez décidé d'accomplir durant toute votre vie. *Oleti. Asehë.* »

Tout le temps que le vieux Sipoisi avait parlé, Mariella, la mère de Rodolphe, la seule femme parmi les hommes, n'arrêtait pas de pleurer. Elle était touchée par l'engagement de ces gens pour servir la cause de la maison. Elle emplissait la case des sanglots qu'elle ne pouvait contenir.

⁶ *Asehë* : « fini », au sens littéral, en langue drehu. Ici utilisé pour signifier l'accord du groupe à la parole, pour signifier que le groupe accepte le geste dans sa pensée.

Dans la pénombre, parmi les ombres qui dansaient sur le pourtour de la case, des yeux fixaient la coutume de retour. Les billets de banque y étaient pour quelque chose, mais les deux bouteilles comptaient davantage. Les jeunes gens, qui s'impatientaient par moment, toussaient puis raclaient le fond de leur gorge. Ils manifestaient leur défiance à la parole. Ils comprendraient bien le prix de leur impatience, et le sens des discours, une fois qu'ils auraient avancé en âge. Les brûlures de la vie auraient de toute façon raison de leur arrogance. En fin de compte, Sipoisi n'avait parlé que pour ceux que les parents avaient habitués à ce genre d'exercice : écouter.

Depuis le départ des gens de Hunöj, Esther n'était pas retournée dans la maison en dur. Elle était restée allongée à côté du feu, au milieu de ses parents, comme quand elle était bébé. Elle se sentait unie à eux plus fortement que jamais. Dans ce lieu où le reste de son cordon ombilical avait séché sur la panne circulaire de la case et où il était enterré, chacun de ses gestes était désormais compté. C'est là que son enfance avait coulé. La mémoire de ce passé lui revint en bloc, jusque dans les détails qu'elle avait enfouis au plus profond d'elle-même. Elle se souvenait des coups de trique que la maman lui avait administrés, deux années auparavant, après avoir découvert un courrier qu'un flirt envoyait d'Ouvéa. Esther avait pleuré jusqu'à en devenir malade. Elle avait alors projeté de quitter la maison pour de bon, pour aller vivre chez ses oncles maternels de Luecila.

Elle soupesa ce passé. Il n'y avait pas de malentendus entre elle et ses parents. Rien ne devait troubler la perspective de son départ. Tout en elle n'attendait plus qu'une chose : que le mariage baisse le voile sur sa jeunesse et mette un terme à ses années d'innocence.

Il faut être bien avec soi-même pour avoir l'esprit libre et partir.

Manger du rat

La famille possède plusieurs terrains sur lesquels elle cultive des ignames, des patates, des taros et autres légumes pour accommoder les mets du quotidien. Hnadro est aussi la tribu du plateau réputée pour l'agriculture. Les gens ont une drôle de façon d'aller au champ. Cela prend des allures de pique-nique. Quand la famille décide de lever le camp, c'est pour plusieurs jours. On emmène tout ce dont on a besoin. Et chacun a toujours ses petites priorités. Les grandes personnes pensent nécessairement aux besoins des jeunes.

Nous, je veux dire les plus jeunes, avons nos propres soucis. Nous pensons déjà aux cimes des grands arbres sur lesquels nous allons grimper. Mais le projet qui revient sans cesse est celui de tenir dans nos mains les petites bêtes que nous allons prendre dans nos pièges. Des stratégies de capture s'élaborent alors, à chaque départ, au fond de nos petites têtes. Chacun garde jalousement sa méthode. Chacun s'exclame individuellement, chaque matin, lorsqu'il découvre des rats à côté du feu. La quantité de prises évalue le chasseur sur la connaissance qu'il a du terrain. Il faut vraiment connaître ces bestioles pour les piéger sur les lieux des galeries qu'elles fréquentent : autoroutes dans les touffes des hautes herbes, tunnels très nettement marqués. Des crottes par-ci, des traces de pattes par-là, des restes de patates rongées plus loin, les connaisseurs arrivent même à dater le moment du passage des bêtes.

Mon oncle, je me souviens, était le plus fort. Il ne rentrait jamais bredouille. J'aimais le voir partir avec son couteau dans la main gauche. Il avait toujours une chanson sur les lèvres. Il claquait des doigts en partant. Ses pièges n'étaient pas les plus beaux. Il ne choisissait pas les bois droits, comme nous. Il coupait ce qu'il trouvait sur le lieu où il allait poser son piège. Cela évitait le transport du matériau. Les rats, sûrement, choisissent leur lieu de mise à mort. En tout cas, c'est toujours les mauvais pièges qui leur serrent le cou. Normal, la mort ne doit pas être belle à voir ! Elle doit être de mèche avec les pièges de mon oncle.

Un jour, je risquai une question parce que je ne trouvais pas normal qu'il ne revienne jamais bredouille.

– Oncle Wacapo, comment tu fais pour attraper des rats tout le temps avec tes pièges ?

– Les rats, il faut les connaître. Tu vois, comme ici : le pandanus est un endroit qu'ils affectionnent. Ils construisent leur nid là-haut, à l'intérieur des feuilles. Si tu poses ton piège au pied de ce pandanus, tu peux être sûr d'en attraper un.

– Vraiment ? Moi, avec Icica, nous avons posé deux pièges au pied d'un pandanus qui ressemblait à celui-là. Nous n'avons rien attrapé.

– C'est donc à vous, les pièges qui sont au milieu du champ de maïs de la vieille Xadrenge ! C'est pas terrible. Vous avez choisi du mauvais bois pour le *qagon*⁷. Il fallait prendre du *hnë*⁸, il est plus flexible et ne laisse pas le temps à la bête de se retirer du trou par où elle est entrée.

– Oui, mais là-bas, dans les maniocs, c'était bien du *hnë* que j'ai choisi comme *qagon*. Thuluë m'a dit la même chose que toi. Mais je ne réussis toujours pas à en attraper. Pas même une souris. J'ai déjà tué un gros rat, mais c'était avec mon lance-pierre.

– Le nœud en foliole de cocotier doit bien coulisser pour serrer le cou de la bête ; ton amorce, ensuite, ne doit pas être très éloignée du trou. Il faut viser le cou, autrement le rat est pris au niveau du ventre. Il peut se retourner et se libérer ensuite en rongant la corde du piège.

⁷ *Qagon* : une pièce du piège à rats qui se détend pour serrer le cou de la bête en tirant sur un nœud coulant.

⁸ *Hnë* : un bois (en langue drehu) dont on se sert comme *qagon*.

– Et si je ne prends toujours rien...

– Oh..., alors, tu n'as pas de chance ! Des fois, vous avalez le jus de coco brûlé avec lequel vous crachotez pour attirer les rats et des fois vous mangez tout le coco. Ça compte. Le piège sent que vous ne l'avez pas respecté. Il laisse alors le rat filer. Si vous êtes passés par-dessus le *qagon*, c'est la même chose. C'est comme la canne à pêche, il ne faut pas l'enjamber. C'est comme si vous le piétiniez. Vous lui manquez de respect. La dernière recommandation que j'ai envie de formuler, à toi et à tous les autres, c'est, quand vous attrapez du gibier, ne pensez pas tout de suite à le cuisiner pour vous-même. Rejetez l'idée. Donnez vos prises aux vieux de la tribu, ils vous donneront une bénédiction en retour. Alors, vos mains seront toujours vertes pour le travail de la terre et la chance ne vous quittera jamais dans vos parties de chasse.

Bénédiction et malédiction rimaient toujours avec humiliation. Ainsi, nous piégeaient-elles sans arrêt dans notre univers de ces années-là, fortement lié à la religion de nos parents. Et la bénédiction était l'apanage d'oncle Wacapo. Il la possédait en grande quantité, à voir le travail qu'il donnait à grand-mère Waejue *qatr* qui nous appelait souvent pour l'aider à préparer ses petits bougnas de rats. Thuluë et les autres cousins de mon âge venaient nous aider. Moi, je ne me faisais jamais appeler, parce que j'étais toujours au côté de grand-mère. Comme une poésie que l'on aime réciter à l'infini, on finit par la porter en dedans, et à se laisser porter par elle. On finit par la réciter à voix haute, en dormant. Je n'avais pas de difficulté à reproduire les gestes de grand-mère. À la course « qui arrivera le premier à nettoyer son rat ? », je gagnais toujours. Mes gestes étaient devenus des automatismes.

Quand le nombre de prises ne dépassait pas la quinzaine, grand-mère préparait son petit bougna de rats dans la case en feuilles de pandanus, l'endroit où toute la famille dormait. Alors, la maisonnée se réveillait à cause du remue-ménage de Waejue *qatr*, mais surtout à cause de l'odeur de brûlé. Je savais que tout le monde n'aimait pas ce fumet, ma tante Waloli surtout ! Régée à la même horloge interne que l'aïeule, elle sortait alors pour préparer le petit déjeuner. Elle devait marcher une trotte pour puiser de l'eau dans une barrique non loin de la route principale. Ça prenait une bonne demi-heure.

Tante Waloli revenait toujours vers la case avec le jour. Elle accomplissait là son devoir de mère nourricière, en jouant toutefois la dame affligée, tant elle avait l'air renfrogné ! Parfois, je l'accompagnais. La barrique recueillait l'eau qui dégoulinait le long du tronc d'un pandanus en temps de pluie. Oncle Wacapo avait attaché une tige de fougère sur le tronc, il l'avait ensuite orientée vers l'ouverture de la barrique. L'eau qui arrivait par les feuillages se déversait directement dans la cuve en suivant la feuille de fougère comme un verseur. Dedans, on pouvait voir les larves de moustique. Mais nous, nous buvions cette eau-là, avec les larves, et souvent sans même la faire bouillir. Les vieux disaient que cela nous rendrait hommes. Des hommes forts, comme eux. Grand père Thiononë expliquait que la barrique ne contenait pas seulement de l'eau et des moustiques, il y avait aussi la sève des feuilles pourries. C'était comme si l'on buvait des médicaments. Des décoctions.

Ma tante Waloli ne croyait pas à tout cela. Elle soutenait aussi l'idée que grand-mère était une sorcière et qu'elle avait des pouvoirs maléfiques. Elle me le répétait chaque fois que je me retrouvais seul avec elle.

– Tu vois, ta grand-mère, elle donne le sang des petites créatures à son boucan⁹. Tu ne le sais pas, ça ? Cela s'appelle faire la misère aux bêtes. Dieu, là où il est, béni soit-il, n'est pas content. Arrête de donner la main à ta grand-mère, comme ça, elle sera la seule à être brûlée vive dans les cieux. Sinon, vous serez deux !

– Tantine, c'est vrai que grand-mère est une sorcière ?

Cette question a hanté mon enfance. Et à vrai dire, il m'arrive encore de me la poser aujourd'hui...

⁹ *Boucan* : maléfice, sortilège.

Sur les flammes, grand-mère maintenait le rat suspendu par la queue, pour commencer à brûler les poils de la tête. Après la tête, elle jetait la bête entière dans le feu, le postérieur vers le cœur du foyer. Elle surveillait. Les flammes brûlaient fort dans ses yeux. À l'aide d'une pincette en bois, elle prenait soin de tourner et de retourner la bête pour éviter de carboniser certaines parties de la chair. Une fois tous les poils brûlés, la bête toute noire était retirée du feu. À l'aide d'une écorce sèche, retirée des bûches, elle grattait tout le corps du rat. Il ne restait alors plus que la peau brunie, dorée. Une peau dure. Grand-mère prenait alors le gibier dans la main pour le vider. Avec beaucoup d'adresse, elle arrachait une incisive de la mâchoire inférieure. Ensuite, elle plantait adroitement la dent au milieu de l'abdomen qu'elle incisait ensuite d'un seul mouvement jusqu'au niveau de l'anus. Le ventre s'ouvrait alors et tous les viscères sortaient. Grand-mère les retirait sans forcer et les rangeait dans la cendre. Ils seraient brûlés plus tard, avec les pelures et les mauvaises herbes. Elle ne les jetait jamais dans la nature, pour ne pas manquer de respect à la nourriture.

Dénuder la queue relevait d'une autre astuce : à l'aide du pouce et de l'index, Waejue *qatr* pressait la queue au niveau de l'anus et, d'un geste brusque, faisait glisser la peau jusqu'à son extrémité. Facile, quand le gibier était à la bonne température. C'était la tâche que j'aimais faire ! Mais quand la peau collait trop l'os, je coupais la queue. C'était souvent le point de départ de nos disputes. Il mettait grand-mère très en colère et je n'hésitais pas, alors, à répéter les paroles de tante Waloli. Pour grand-mère, je ne respectais pas la nourriture. « Dieu nous enverra la disette », marmonnait-elle.

Les rats vidés étaient rangés sur une feuille de figuier, puis posés sur la cendre, attendant que grand-mère finisse de ramollir deux feuilles de bananier sur le feu. Quand c'était fini, elle les disposait en forme de croix. Au fond elle déposait quelques feuilles de chou gluants et des champignons de saison. Ensuite, délicatement, elle déposait les rats sur ce tapis, dans un ordre bien précis, la queue repliée vers le ventre. Elle les recouvrait d'un supplément de chou gluants et de champignons, sans épices ni assaisonnement, puis elle refermait en repliant l'extrémité des feuilles, ficelant l'enveloppe à l'aide des nervures principales des feuilles de bananier délicatement détachées pendant leur ramollissement. Elle creusait alors un trou au milieu du foyer chaud pour plonger son petit bougna. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Dehors, sous la tonnelle de pommes-lianes, tante Waloli finissait de faire bouillir son eau. Elle nous appelait pour boire le thé chaud et pour manger les restes du dîner de la veille qu'elle avait réchauffés. Beaucoup de féculents et de légumes, ignames, patates douces et chou gluants. Nos mets étaient souvent accommodés de roussettes, colliers blancs ou cochons sauvages. Mais le mets le plus attendu de tous restait le bougna de rats de grand-mère Waejue *qatr*.

Vers neuf heures, quand Gaboroc arrivait pour rejoindre les autres chiens de la meute, on savait que grand-mère n'était pas loin. Elle n'allait pas tarder à sortir par le petit sentier avec le bougna de rats dans les mains.

Gaboroc, c'était sa petite chienne. Elle ne la quittait presque jamais. Le jour de la mort de grand-mère, Gaboroc s'est laissée mourir. Pour nous, ce fut comme si grand-mère mourrait une deuxième fois. On l'a pleurée comme on avait pleuré grand-mère. Tante Waloli, bien sûr, fut le seul membre de notre petite communauté à ne pas verser de larmes. Elle n'avait peut-être pas de cœur !

Quand on entendait les chiens aboyer, grogner et menacer, on courbait davantage le dos dans le champ, en accélérant inutilement notre rythme de travail, ou bien on se mettait précipitamment à la tâche ! De mon côté, je croupissais sous les hautes herbes, je rampais même. Des fois, je tirais sur les tiges d'ignames. Il fallait que mon oncle me voie. Il fallait qu'il me prie de m'arrêter. Je savais que Thuluë et Icica en faisaient autant.

Au fond, nos parents riaient de notre stupidité. C'était juste un moyen de nous avoir à l'œil et de nous retenir pour nous éviter d'aller jouer aux loups sur les arbres. Ils savaient pertinemment qu'on travaillait très mal et repassaient après nous, pour bien sarcler, une fois que nous avions repris le chemin de l'école.

– Les garçons, vous pouvez vous arrêter. Allez aider grand-mère.

C'était la voix de mon oncle. On se levait précipitamment, alors, en se déployant tel un *qagon* qui se détend pour serrer le cou du rat. On cherchait le regard des autres en se contenant bien de ne pas pouffer devant les oncles. On riait bien entre nous. Après. Longtemps après.

Mes oncles étaient sévères, ils n'acceptaient pas qu'on s'amuse dans le champ. Grand-mère arrivait toujours pour desserrer l'étau. Pendant que l'on courait vers la maison en feuilles de pandanus pour récupérer la bouillotte de tisane et les ignames brûlées, le reste de la famille convergeait vers le figuier où se trouvait grand-mère. À notre arrivée sous le figuier, on pouvait constater que le partage avait été fait.

Grand-mère, assise près du bougna de rats grand ouvert, nous orientait vers nos parts en les montrant du doigt. Elle les avait posées soigneusement sur des feuilles de fougères et de figuier qui faisaient office d'assiette : un morceau de rat ou plus d'un rat entier, cela dépendait des prises de la veille, accompagné des choux gluants et des champignons. Loulou, lui, n'aimait pas les champignons. Cela occasionnait souvent des disputes au sein de notre groupe, pour avoir sa part. Une des tantes se chargeait de la distribution des ignames brûlées et des bols.

Thuluë et moi servions à tout le monde de la tisane de citronnelle bien chaude. Après, nous récupérions nos morceaux de rat et nous nous éloignions dans le sous-bois. Nous n'hésitions pas à pénétrer profondément dans le bois pour nous mettre à l'écart des adultes. Nous ne nous mélangions jamais. Parfois, nous percevions la voix de grand-mère qui grondait un oncle de nous avoir trop fait travailler. Instantanément, des ricanements y répondaient.

Nous, nous ne parlions pas. D'ailleurs, nous ne parlions jamais devant les adultes. Nous mangions seulement en nous efforçant de garder le silence, même si nous voulions rire de nos « tortionnaires » qui avaient essuyé les brimades de grand-mère à notre sujet. Nous ne savions pas, à cette époque, que tous étaient de mèche !

On était contents que grand-mère nous défende. C'était une habitude de la maison. Waejue *qatr* était le trait d'union entre nous et le monde des adultes. Elle venait nous libérer de ces travaux des champs. Le travail ne reprenait que vers l'après-midi, mais avant le repas, le groupe d'enfants que nous étions pouvait aller jouer dans le bois. Certains grimpaient alors jusqu'à la cime des arbres. D'autres allaient à la chasse aux rats. Ou bien on allait repérer les banians portant des fruits, afin d'attendre les roussettes vers le soir. Nous étions débordants d'activité.

Mais la pause de neuf heures était vécue par tous comme un rituel. On aurait même cru que grand-mère présidait la messe. Elle seule avait droit à la parole. Nous nous taisions, la bouche pleine, occupés à déguster notre morceau de rat.

Avec le recul, je me souviens des drôles de sensations de cette époque-là : au moment où j'avalais mon morceau de rat, j'étais comme saisi d'un sentiment angoissant de culpabilité profonde. Cette culpabilité m'étouffait, m'empêchait instinctivement de regarder le cousin qui ingurgitait sa part. Lui aussi me fuyait du regard. Ce malaise tendait à gagner les autres membres de la famille. On éprouvait la même retenue que lorsqu'on mangeait la roussette !

Une sorte de honte nous envahissait alors. La peur d'être surpris par les ayants droit : les *lapa qatr*¹⁰ et les vieux.

Le rat et la roussette sont des plats nobles. Oser en manger, c'est comme manger l'igname avant l'offrande aux chefs des clans, et avant la bénédiction du père chez les catholiques de l'île. On triche. On appelle cela « voler » l'igname. Même si le tubercule provient de son propre champ, on se cache pour le consommer. C'était comme notre neuf-heures dans les champs, où chacun en avait tout son soûl.

Quand je suis revenu chez mes parents, bien plus tard, à Hunöj et à Havila où j'ai coulé mes années de collège, mes camarades me montraient du doigt. Ils disaient, pour m'abaisser, que j'étais un mangeur de rat. C'était comme si j'avais commis le plus abominable des crimes. Une faute ! Un scandale ! Et si je me sentais déshonoré, humilié, j'avais surtout honte pour la tribu de ma mère. Je souffrais à en mourir.

Au fond, je sais bien qu'ils me considéraient comme le membre d'un clan d'arriérés. Les hommes préhistoriques devaient sûrement se nourrir comme nous. À l'âge où l'enfant apprend à consolider ses repères dans son rapport au monde extérieur, j'avais eu droit à cette moquerie contre laquelle je dus livrer bataille.

Un jour, mais il y a de cela quelques années, je me suis trouvé seul dans notre salle des profs avec une collègue enseignante en physique chimie. Elle avait ouvert la boîte de lait en poudre qu'elle venait de sortir du petit réfrigérateur. Elle voulait se préparer une boisson chaude pour se revigorer.

– J'ai froid, me dit-elle.

– Arrête, Marylène, ce lait n'est plus bon. Il pue. Il est resté longtemps dans le frigo. Depuis plus d'une année, tu sais. Tu ne le sens pas ?

– Ha ! Ha ! Ha ! Monsieur le prof de français, si vous connaissiez les produits chimiques rajoutés à l'alimentation et consommés tous les jours de la vie... vous ne feriez pas cas de cette boîte de lait !

Je restais coi. Moi, le mangeur de rat !

¹⁰ *Lapa qatr* : clan des anciens. Dans ce contexte, « ancien » n'a pas le sens lié à l'âge. Le *clan des anciens* est une lignée, un clan à part entière.

La belle bête

Avant de rentrer dans une courbe, au sommet d'une côte, Boaé fut alerté par les appels de phare d'une voiture qui arrivait en face. Elle ne roulait pas vite. Une masse noire la précédait.

Boaé roulait sur la route du Grand Nord, depuis Balade, sur la côte Est. Le soleil était déjà tombé derrière l'horizon, mais ses derniers rayons peignaient encore le ciel d'ocre rouge. À droite, comme un hublot, se détachait la masse imposante et sombre de l'îlot Balabio. La journée avait été belle et très chaude. Les oiseaux du bord des routes s'envolaient vers le lointain à la recherche d'un lieu pour dormir. Les cigales, dans un rythme effréné, lançaient leurs derniers cliquetis avant de céder la place aux grillons. Le drap sombre de la nuit couvrait peu à peu les terres desséchées du Nord. Le bétail sortait des enclos et les bêtes sauvages de leur cachette, pour brouter l'herbe encore verte le long de la route principale. Dans la lumière déclinante, ces bêtes représentaient sans conteste un danger pour les automobilistes. Des instants fragiles entre chien et loup, des moments de trouble entre le jour et la nuit... et parfois, entre la vie et la mort. Les êtres s'étreignent, s'étranglent, ou se font la paire, le temps de franchir insensiblement le goulot d'étranglement qui mène vers l'autre côté, vers l'inconnu.

Dans son demi-sommeil, Hiké questionna rêveusement Boaé au sujet de la masse noire qui traversait la chaussée devant eux pour aller de l'autre côté, vers le talus. Boaé ne répondit pas. Il était concentré sur sa conduite. La voiture d'en face multipliait ses appels code/phare, comme pour les prévenir avec insistance d'un danger. Elle parvint à leur hauteur et les croisa. Boaé vit quelque chose qui ressemblait à une perche rectiligne, plantée droit vers le ciel, sortant de l'avant du pick-up. Ça ressemblait au canon d'un fusil. C'était un fusil. Il comprit que le conducteur avait tiré sur l'animal qui titubait devant lui. Une grosse biche. *La* grosse biche. Elle vivait en ce lieu de la montagne, au milieu de son troupeau. Les automobilistes la croisaient souvent à cet endroit du col. Elle emmenait les autres biches et les faons pour s'abreuver à la rivière qui serpentait entre les vals en contrebas. Elle traversait toujours la chaussée la première, devant le reste du troupeau, sans doute consciente des dangers que représentait la civilisation des hommes. Le conducteur du pick-up avait certainement repéré son heure de passage. C'était tragique. La race de cette créature majestueuse allait encore s'agenouiller devant l'Homme afin de lui offrir son poitrail en trophée.

La belle bête se trouvait désormais à quelques mètres derrière la voiture de Boaé. Il l'avait croisée pour la dernière fois. Il savait, il comprenait, mais il avait du mal à accepter. Il était profondément troublé et sa conduite commença à s'en ressentir. Il imaginait le grand cervidé courant devant la voiture qui allait l'abattre. Son corps s'était sûrement déjà vidé d'une partie de son sang, mais le peu qui lui restait l'animait encore. Et, ce reste de vie, comme ce reste de jour, le poussait à parcourir hasardeusement ce chemin de bitume, à gratter l'asphalte de ses sabots. La route des hommes. Ces briseurs de rêves. La grande biche, la mère de tout le troupeau, avait été écartée de sa trajectoire. Elle allait encore courir pendant quelque temps jusqu'à ce que son corps se soit entièrement vidé de son sang. Les dernières secondes de son horloge interne, jusqu'à... la chute. Pour finir, elle s'allongerait sur le bord de cette route du Nord et recevrait le coup de grâce, comme bien d'autres bêtes avant elle. Quelques instants au cours desquels la force d'aimer et d'espérer serait plus tangible que jamais.

Avant d'amorcer la descente, Boaé alluma la lampe de la cabine intérieure de leur minibus et jeta un coup d'œil sur la place du mort. Hiké était bien allongée. Elle somnolait dans le siège qu'elle avait abaissé. Leurs deux filles, dans l'habitacle, dormaient, sanglées sur leur banquette. Tout le monde était bercé par la musique douce que diffusait la radio. Ils

poursuivaient allégrement leur descente de la route sinueuse. Lorsqu'ils parvinrent enfin au bas du col, tout le monde se réveilla. Boaé s'était garé. Ce n'était pas pour la pause toilette qu'ils faisaient habituellement à cet endroit. Son épouse ouvrit quand même sa portière et mit pied à terre. Elle pensait que son mari s'était arrêté pour lui passer le volant afin d'alléger le poids du trajet. Boaé ne sortit même pas. Il voulait seulement souffler. Se libérer de sa tension et de sa nervosité. Il ne se sentait pas bien. Ses bras et ses mains étaient engourdis. Il se mit à tambouriner sur le tableau de bord pour retrouver ses sens, mais rien n'y faisait. Il se voyait à présent en train de conduire, comme si ses propres yeux le regardaient à travers la vitre de sa portière. Ainsi, Boaé voyait Boaé conduire. Et, toujours à ses côtés, Hiké qui somnolait. C'était amusant et ça aurait sans doute dû être effrayant. Mais Boaé n'avait pas peur. Il n'en parla même pas à son épouse.

Sur le côté de la route, Boaé courba l'échine pour se maintenir la tête contre le haut du volant. Il ferma les yeux et garda cette posture pendant quelques instants. Quand il rouvrit les yeux, il vit un drap noir étalé sur le tableau de bord et, par-dessus, des petites fleurs blanches éparées. Son esprit déjà très occupé fut saisi d'effroi. Il pâlit et son regard sembla soudain aussi vide que celui d'une statue. Hiké supposa qu'il priait. Aucun bruit. Il avait coupé la radio avant de s'arrêter. Seul le doux ruissellement du creek qui envahissait la chaussée, à peine troublé, de temps à autre, par le vrombissement lointain d'un véhicule qui abordait le col. Les crevettes, les anguilles et d'autres animaux aquatiques devaient sûrement sortir à cette heure-là, comme la biche et son troupeau.

– Sors une pièce, dit-il à Hiké.

Elle ouvrit la boîte à gants et lui tendit une pièce de monnaie et un reste de tabac-bâton que le couple gardait toujours en stock dans les bacs à babioles des portières.

– Tiens !

Boaé saisit les objets et descendit de la voiture. Il fut absorbé par la nuit. Hiké alluma la lumière de la cabine, descendit pour ouvrir la portière latérale du minicar et regarda ses deux filles qui s'étaient rendormies.

– C'est bon, dit une voix qui émergeait de l'obscurité.

Boaé était revenu. Il était disposé à reprendre la route. Son épouse referma la portière après avoir embrassé les visages de ses deux anges. Elle regagna sa place.

– Alors ? dit-elle.

– Oh ! *Mademoiselle la vierge noire*. C'est tout.

– Et qu'est-ce qu'elle veut ?

– Rien, mais elle n'est pas bien.

– Comment ça ?

– Elle a été dérangée. Dans son sommeil ou dans ses occupations. Je ne sais pas.

– Où ?

– Aïe ! Hiké, ce doit être elle, la masse noire, la grosse biche qu'on a vue plus haut.

– La biche blessée ? Mais t'as vu ?

– Ah ! Tu as remarqué ?

– Ses yeux... ils brillaient d'un vert fluo.

– Oui, ils brillaient... Je ne sais pas... On dirait que quelque chose va se passer.

– Comment ça ? On va faire accident ?

– Arrête de poser des questions bêtes, toi. Éteins la lumière.

Il avait parlé d'une voix forte pour faire taire sa femme qui voulait toujours tout savoir. Il mit le contact et démarra. Comme à chaque fois que son mari se montrait brusque, Hiké se

couvrit le visage de son châle et détourna le regard. Elle ne parla plus. Son silence était la punition de Boaé. Il n'aimait pas la voir bouder et elle le savait. Elle fit donc en sorte qu'il remarque son attitude. Mais Boaé était trop préoccupé pour s'en soucier. Il alluma la radio qui diffusait de la musique rétro. De la musique pour les vieux, comme il aimait dire. De la bonne musique et des chansons à texte, pas la musique des jeunes qui casse les oreilles.

Avant d'arriver au carrefour qui menait vers Poum, Hiké, qui avait signé un pacte avec le diable pour embêter son mari, oublia son contrat. Elle glissa discrètement sa main gauche sous son châle pour augmenter le volume de la radio. Elle avait reconnu une chanson que Boaé aimait beaucoup, mais elle ne voulait pas qu'il voie son geste. Dans leurs relations, Hiké gardait toujours une certaine réserve, même dans leurs moments de complicité, même lorsqu'ils s'apprêtaient à se mettre au lit et qu'elle avait envie de rire avec lui.

Boaé avait vu son manège et s'en amusait. Il voulut changer de fréquence pour la taquiner, mais n'eut pas le temps de terminer son geste. Le morceau s'interrompit brusquement, comme de lui-même. L'animateur annonça un flash d'information spéciale et laissa aussitôt le micro à un journaliste : « *Nous recommandons la plus grande prudence aux automobilistes du Grand Nord qui empruntent le col d'Amos. On nous informe d'un accident dramatique qui vient de se produire au sommet du col et qui aurait entraîné le décès de trois personnes. La circulation est actuellement coupée dans les deux sens. Je répète...* »

Ce fut comme si une brise glacée avait traversé les parois du véhicule pour en emplir l'habitacle. Boaé se gara une nouvelle fois sur le bas-côté et coupa le moteur. Hiké se rapprocha instinctivement de lui et vint se blottir contre sa poitrine, comme un oiseau tombé du nid qui cherche la chaleur d'une main amicale. Boaé la serra contre lui. Il n'avait plus le cœur à la taquiner. La Mort rapproche aussi les êtres. C'est connu.

Ils restèrent ainsi de longues minutes, sans pouvoir parler. La nouvelle était terrible. Elle les affectait profondément. Un couple venait de perdre la vie, et cela aurait pu être leur histoire. Dans une courbe, au sommet d'une côte de la route du Grand Nord, la famille de Boaé n'avait échappé que de quelques minutes à la tragédie.

Le pick-up qui poursuivait la biche avait dévié sur la voie de gauche et s'était encastré dans une voiture qui arrivait en face. Le choc frontal avait été aussi violent qu'inévitable. Le conducteur de la voiture percutée était mort sur le coup. Sa femme l'avait suivi quelques minutes plus tard, avant même l'arrivée des secours. Le conducteur du pick-up, lui aussi mort sur le coup, avait mordu la chaussée de gauche sans en avoir conscience, obsédé par sa poursuite de la pièce magnifique qui titubait devant lui sans jamais tomber.

La Mort avait choisi d'autres proies.

Un bébé par procuration

Après la naissance de Timothée, Agoze vint voir Zikone à la maison. Zikone ignorait le but de cette visite. Il avait seulement des doutes parce que son cousin, quand il venait le voir, voulait toujours arranger des coups ou jouer l'entremetteur à son compte.

– Non, non, mon cousin, ce n'est pas pour ce que tu penses, je suis venu pour autre chose. Ça va sûrement t'étonner. Tu sais, mon week-end, tout mon week-end, je suis allé le passer à l'hôpital.

– T'es malade ?

– Laisse-moi finir. Je sais que tu ne sais pas... À qui j'ai rendu visite, mon cousin ?

– Ben, je devine.

– Rosaire, ta copine de Yaté, de Touaourou, elle était enceinte. Eh ben, elle a accouché, et c'est une fille. C'était la semaine dernière.

– Agoze, j'ai pas de copine de Yaté. Et tu le sais. Qui t'a dit cette connerie ?

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>